

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	- (1989)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	Philippe Jaccottet traducteur
<b>Autor:</b>	Starobinski, Jean
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870684">https://doi.org/10.5169/seals-870684</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## PHILIPPE JACCOTTET TRADUCTEUR \*

J'entendais un jour Paulhan vanter le bonheur de l'écrivain qui ne connaît pas d'autre langue que la sienne, et qui la possède dans un rapport exclusif et jaloux. Assigné à un monde linguistique déterminé et limité, cet écrivain se trouve sommé d'en tirer le meilleur parti: il saura peut-être porter à l'infini son emploi d'éléments finis. Cet éloge de l'isolement linguistique, du «monoglottisme», me semblait singulier de la part de celui qui avait traduit des poèmes malgaches, des textes de Nietzsche, et qui regrettait que l'*Anatomy of Melancholy* de Burton n'ait pas trouvé en France son traducteur. Mais si le propos de Paulhan comportait une mise en garde, c'était contre l'imitation sauvage de l'écriture plurilingue de *Finnegans Wake*. Ainsi Paulhan, qui aimait à rafraîchir, par le biais du paradoxe, les notions élémentaires, rappelait qu'un écrivain doit commencer par savoir sa langue, et y demeurer lié, comme à une terre, à une maison, à un navire. Il ne demandait pas que nous devenions insensibles à la musique des autres littératures; il ne demandait pas que nous bouchions de cire nos oreilles, mais bien plutôt que nous suivions l'exemple d'Ulysse, qui se fait attacher au mât pour écouter le chant des sirènes, tandis que le navire poursuit sa course: la séduction de la voix qui chante *là-bas* ne peut être perçue et goûtee, jusqu'au déchirement, que par celui qui accepte la dure discipline qui le retient *ici*:

Ils me lièrent pieds et mains dans le bateau, debout sur l'emplanture, en m'y attachant avec cordes, puis aux bancs, on

\* Allocution prononcée le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix lémanique à M. P. Jaccottet.

battit des rames les eaux grises. Mais quand on s'en trouva à portée de cri, pressant en toute hâte, ce navire bondissant ne leur échappa point, qui entonnèrent un chant clair:  
 «Viens Ulysse fameux, gloire éternelle de la Grèce,  
 arrête ton navire afin d'écouter notre voix!»

(XII, 178-187)

Ces vers de *l'Odyssée*, c'est dans l'admirable traduction de Philippe Jaccottet que je viens de les lire. Et cette traduction, comme celle qu'il fit de Platon, indique aussitôt une relation méditée et ravivée avec les textes où la poésie européenne reconnaît ses sources. Nous comprenons mieux quelques-unes des choses qui *comptent* pour Philippe Jaccottet, poète, lorsque nous lisons, dans la préface à *l'Odyssée*, les lignes où il justifie son parti d'une traduction en vers: il est nécessaire, affirme-t-il, de préserver le «rythme sévère et tout de même subtil» qui «conduit cette fête avec l'autorité d'une très ancienne et majestueuse liturgie»; d'où le désir d'aménager pour la *voix* française d'aujourd'hui un texte qui fut inventé pour la récitation. Ce qui importe à Philippe Jaccottet, aussi bien dans *l'Odyssée* que dans ses autres traductions, c'est l'acte de parole original dans toutes ses dimensions éprouvées, c'est le rapport chaque fois différent, d'auteur à lecteur, de personne à personne, tel qu'il est soutenu par le souffle et par la lettre, par le *ton* de la langue originale:

Si l'on persiste à penser qu'il est possible de lire Homère sans savoir le grec, d'y entendre ne fût-ce qu'un écho très affaibli de l'admirable musique originale, il faut alors traduire, dans la mesure du possible et sans tomber dans l'absurde, *selon la lettre même du texte*. De même, il faut écouter, plutôt que lire, ainsi qu'on le faisait aux origines de l'épopée. Par la lecture à haute voix, le texte retrouve sa lenteur nécessaire, son mouvement, quelque chose de sa résonance.

J'observe que cette approche de la poésie antique, cet appel à la traduction comme expérience de l'écoute, furent le fait de quelques-uns des poètes que Philippe Jaccottet admire le plus: Hölderlin, Leopardi, Gustave Roud. La nostalgie qu'éprouvait Leopardi devant l'inégalable simplicité d'Hésiode et d'Homère, c'est le sentiment dont nous parle à maintes reprises Jaccottet, avec une conscience combien plus aiguë encore de la séparation qui est la nôtre. Leopardi écrivait (et c'était d'abord pour s'excuser): «Sans être un vrai poète, on ne peut traduire un vrai poète.» Leopardi était un vrai poète, et son souci de traducteur était de parvenir à la complète «imitation» (nous n'aimons plus ce terme,

et nous parlerions plus volontiers de l'adéquation du rythme, de la justesse, du niveau du langage, du ton et du timbre, etc.). C'est dans le *Zibaldone* qu'on trouve cette réponse anticipée à Paulhan: «Posséder plusieurs langues donne, dans une certaine mesure, une plus grande facilité de penser avec soi-même, car nous pensons en parlant.» Cet amour *des langues*, lié à l'exigence de la pensée juste et à l'exercice de la traduction, correspond à la meilleure acception qui soit de la *philologie*. L'immense curiosité linguistique du *Zibaldone* leopardien n'est qu'une variante, plus insistante, d'une mise à l'épreuve du langage qui fut inséparable de la grande poésie européenne, depuis Pétrarque pour le moins: cette tradition poétique a vécu d'être la recherche d'une langue, à partir de la mémoire d'un autre chant, à partir du sentiment d'un manque de la vraie parole. Durant longtemps cette attention privilégia les modèles anciens, et le *poeta philologus* tournait son esprit vers le sublime ou vers la grâce des premiers temps; il y eut, longtemps, un rêve de langue adamique...

Mais hors du mirage d'une plénitude révolue et d'un âge d'or, il y a place encore pour le souci philologique. En quel sens? Philippe Jaccottet en est le parfait témoin. Souci non de *science* linguistique objectivée, mais de moments rares, atteints par la poésie de toutes époques, et auxquels le poète «philologue» mesure ce qu'il veut écrire, ce qu'il vient d'écrire. J'en trouve un exemple dans cette note, de 1967, sur Pétrarque:

J'ai toujours été très sensible à l'italien de Pétrarque, même si je le connais mal, où que je rouvre ses livres. Je ressens ce langage (immédiatement, avant toute réflexion ou analyse) comme tout entier net et poreux, comme constitué d'ouvertures sonores (comme si on marchait dans des galeries toutes de verre et d'espace). Sonorité à la fois douce et cristalline. [...]

Or voici, dans «Quelques notes à partir de Baudelaire», qui paraissent dix ans plus tard, une nouvelle apparition de Pétrarque et plusieurs textes traduits. Le dernier est le «poème à la Fontaine de Vaucluse», où le français de Jaccottet s'approche de la *qualité* si merveilleusement perçue:

Amour, toi qui dans le bon temps fus avec moi  
Entre ces rives amicales à nos pensées  
Et pour solder nos comptes d'autrefois  
Allais avec le fleuve et moi t'entretenant:  
Eaux, herbes, feuilles, souffles, grottes, ombres,  
Vallées closes, hautes collines et versants

Au soleil, havre de mes peines amoureuses  
 Et de tant d'aventures et si sombres,  
 Ô vagues habitants des forêts vertes,  
 Ô nymphes, et vous que le fond d'herbes fraîches  
 Du liquide cristal héberge et paît;  
 Mes jours furent si clairs, ores sont noirs  
 Comme Mort qui les fit. Ainsi au monde  
 Chacun reçoit fortune du jour où il naît.

«I di miei fûr si chiari...» Il faut entendre cela en italien, comme un tintement de cristal qui répondrait au bruit de l'eau fuyante, de cette Sorgue dont j'ai revu il n'y a pas longtemps, toujours aussi distinct et mystérieux, «le fond d'herbes fraîches».

Le traducteur n'oublie pas son écart obligé; il nous livre, comme en regard, les mots italiens (ainsi fera-t-il systématiquement pour l'espagnol, dans sa traduction des *Soledades* de Góngora). Puis Jaccottet revient à son propre souvenir du «bruit de l'eau fuyante», récemment réentendue, de cette rumeur cristalline qui fut recueillie jadis dans le poème italien. Mais cette fois, c'est comme s'il s'arrêtait au bord de son propre poème, qu'il aurait à écrire d'une autre encre. Sa réflexion sur le poème traduit ne pèse pas à la façon d'un commentaire. Elle est un *passage*: du poème à un regard sur le monde — désormais mieux révélé par les vers lus et traduits, tandis que dans le murmure des eaux qui n'a pas cessé, l'attente veille pour de nouvelles paroles, qui lui donneront voix humaine comme si c'était pour la première fois.

Que la traduction ait pu constituer, pour Philippe Jaccottet, quelque chose comme une voie d'accès à sa propre activité de poète; qu'elle ait pu avoir valeur d'acheminement: je l'avance avec le sentiment d'avoir à y apporter aussitôt précisions et nuances. Certains poètes, dans leurs traductions, ont fait prévaloir leur ton personnel, leur métrique, leurs figures préférées: ils ont pratiqué une méthode «assimilatrice», ils ont poussé à l'excès l'appropriation, au point que parfois ils ont inséré leurs traductions dans leurs recueils «personnels». (Jouve le fait même sans le dire.) Or c'est là une attitude que refuse Philippe Jaccottet. De l'auteur qu'il admire, et dont il offre le texte en le tournant vers nous, en *version* française, il veut que la voix reste perçue, en vérité, distincte comme celle d'un autre. Et ce respect de l'altérité lui impose de traduire différemment chaque auteur, selon l'esprit ou le génie propre de ceux-ci. A Pierre-Louis Matthey, grand

poète maniériste dont il a si bien perçu tout ensemble l'acuité et le tourment, Jaccottet reproche d'avoir imprimé son propre maniérisme, indistinctement, à tous les poètes anglais qu'il avait rassemblés en son *Cahier*: ... «La poétique de Matthey est imposée, toujours la même, à des textes très divers dont la poétique originale cesse d'être suffisamment perceptible.» Et après avoir comparé des vers de Keats et leur traduction par Matthey, il ajoute: «Je suis trop bien placé pour connaître l'extrême difficulté de toute traduction de poésie, pour condamner ici une technique de traduction qui consiste à recréer le poème par d'autres moyens que ceux dont s'est servi l'auteur»... L'on voit mieux, par opposition, ce qu'est la poétique de Jaccottet traducteur: elle consiste à adopter (par des voies intuitives, non techniques) la «poétique originale», à se soumettre à celle-ci jusqu'à l'effacement de soi. Si nombreuses qu'aient été les voies de communication entre les poètes traduits et l'œuvre personnelle, si étroite qu'ait été la sympathie, Philippe Jaccottet ne fait pas figurer ses ouvrages de traduction sur la page habituelle où sont signalés les livres «du même auteur». C'est en quoi il diffère de Gustave Roud, qui le précéda et lui servit de guide sur les pentes du Nord, qui mènent à Hölderlin, Rilke, Novalis. Là où Gustave Roud laissait deviner une osmose, Philippe Jaccottet préfère marquer une séparation, qui n'est pas un désaveu, ni le signe d'une absence de lien passionnel. Plutôt, et par souci de vérité, la reconnaissance d'une distance jamais complètement surmontée, le sentiment de l'impossibilité de réaliser la fusion consubstantielle. Il y a là, tout ensemble, discrétion et générosité: tout donner de soi, en sachant bien qu'on ne rendra jamais pleine justice à la musique d'une autre langue. A quoi s'ajoute une autre raison. D'une activité qui eut, et qui a toujours fonction initiatique pour lui, Philippe Jaccottet a choisi de faire son métier. Et ce métier, en l'assumant complètement, il l'a voulu distinct de l'œuvre personnelle. Tellelement distinct, lié si nécessairement à tout ce qu'un tel métier comporte d'astreintes extérieures, de discipline intérieure, qu'il devait nécessairement en résulter un partage du temps, et, nous le devinons bien, la fréquente obligation de différer le travail le plus personnel. Cela ne fut pas toujours facile: quiconque a eu affaire au travail d'édition le sait, sans même recourir aux très discrètes allusions que l'on trouve dans les écrits de Philippe Jaccottet. Car il s'agit de toute une œuvre seconde, à côté de l'œuvre première. Par son ampleur, par sa très haute qualité, cette œuvre seconde eût à elle seule pu justifier toute une existence, fonder une réputa-

tion, mériter une immense gratitude. Assurément, Jaccottet n'a traduit qu'en faisant valoir ses choix, à partir d'un sentiment d'affinité, et, quand il s'est agi de Hölderlin, d'Ungaretti, nous sommes assurés qu'il y allait d'une sorte de don en retour fait à des poètes tenus pour des modèles : il fallait remercier ceux à qui l'on doit la révélation d'une profondeur du monde, ceux avec qui l'on a vécu en dialogue, les remercier en leur prêtant notre langue, en leur offrant une écoute élargie.

Mais autre chose est de retenir pour soi, pour quelques amis, les moments les plus émouvants, les textes qui *surpassent*; et autre chose est de se vouer (seul ou en compagnie) à la publication d'une œuvre intégrale. Les lecteurs français doivent à Jaccottet (et à ceux qu'il a rassemblés autour de lui) tout Hölderlin, toute *La Vie d'un Homme*. A quoi s'ajoute la monumentale traduction, par Jaccottet seul maître de l'ouvrage, de la quasi-totalité de l'œuvre de Robert Musil. Jaccottet, notamment dans la traduction du *Journal* de Musil, a surmonté l'extrême difficulté qu'il y avait à trouver les équivalents précis des termes scientifiques, psychologiques, philosophiques auxquels Musil avait eu recours. Il a recréé en français la langue intellectuelle de Musil. Résultat d'autant plus admirable qu'il avait obligé Jaccottet à s'éloigner du domaine plus immédiatement sensible dans lequel il préfère se mouvoir. Mais il fallait que *tout* soit porté au plus haut degré de netteté: Jaccottet ne pouvait faillir à cette éthique de la justesse qui prévaut dans tous ses écrits. Dans les livres mêmes que l'on admire, il existe des moments faibles. Mais les pages que sauterait le lecteur, il faut que le traducteur les serve aussi bien que les autres. Car le métier de traducteur est fondé sur un pacte de fidélité; Philippe Jaccottet l'a scrupuleusement respecté. On le surprend, parfois, à raturer ses propres choix d'expression. A propos du *Nachlass zu Lebzeiten* de Musil, Jaccottet écrit: «Certes, il m'arrive de regretter que ma traduction du titre, *Œuvres préposthumes*, si elle a l'avantage de la densité, émousse l'amère ironie du contraste entre *Nachlass* et *Lebzeiten*, qu'on aurait peut-être dû rendre par *Legs d'un vivant*.»

Je m'en voudrais de ne pas mentionner, pour finir, les aires géographiques dont proviennent les œuvres traduites par Jaccottet. Un homme se définit, entre autres, par l'espace des amitiés dont il s'est entouré. C'est par là qu'il marque sa différence, sa solidarité. Nous connaissons en France de merveilleux traducteurs de poésie, Pierre Leyris, Yves Bonnefoy: leur domaine de prédilection est la langue anglaise. A partir d'une adolescence lémanique

(l'occasion lui étant donnée de lire à leur parution même les traductions de Roud, ou celles que Georges Nicole proposait de Dante), Philippe Jaccottet a écouté tour à tour les voix du monde germanique et celles du Midi. A la traduction de *l'Odyssée* et du *Banquet* répond celle d'*Hypérion*, à la traduction d'Ungaretti, de Cassola, de Fruttero et Lucentini, de Bigongiari répondaient celles, bien sûr, de Hölderlin et de Musil, mais aussi de Rilke, de Benjamin, d'Ingeborg Bachmann, de Muschg, de Härtling. (J'aurais dû le souligner davantage: l'échange littéraire d'aujourd'hui trouve en Jaccottet un intermédiaire non moins actif que les œuvres passées au rang de «classiques».) On ne s'étonnera pas que parmi les œuvres allemandes traduites par Jaccottet, il y en ait qui sont elles-mêmes tournées vers la Grèce (*Hypérion*) ou vers l'Italie: *La Mort à Venise*.

On dessinerait ainsi une ligne de cœur des grandes attirances qui se sont exercées pour Philippe Jaccottet, entre la Souabe de Hölderlin et la Rome d'Ungaretti, avec, alentour, bien d'autres horizons, plus au nord, ou vers le centre de l'Europe, et jusqu'au désert égyptien dont la mémoire est tendue derrière l'œuvre d'Ungaretti l'alexandrin. Ligne de cœur orientée par les amitiés et par les attaches durables: elle rejoint le nord en passant par Carrouge, et s'oriente vers les paysages virgiliens en passant par Grignan. Encore faut-il reconnaître que cette ligne nord-sud est croisée par un autre axe, d'un autre sud à un autre nord européens: cet axe-là unit obliquement l'Espagne baroque de Góngora, et la Russie tragique de Mandelstam; il est tendu entre l'horizon de la fable métaphorique et solaire où scintille une fête intemporelle et les lieux sombres de notre siècle où fut mise à l'épreuve la résistance du souffle, à l'extrême limite de l'étouffement:

Je ne suis pas encore mort, encore seul,  
Tant qu'avec ma compagne mendiane  
Je profite de la majesté des plaines,  
De la brume, des tempêtes de neige, de la faim.

Dans la beauté, dans le faste de la misère,  
Je vis seul, tranquille et consolé,  
Ces jours et ces nuits sont bénis  
Et le travail mélodieux est sans péché [...]

De ces lectures, de ces traductions, de ces préfaces aux volumes traduits, une troisième œuvre de Jaccottet s'est trouvée comme irriguée: œuvre de réflexion sur la poésie, «éléments d'une poé-

tique»... Cette troisième œuvre, aussi peu théoricienne que possible, achève un cercle qui rejoint l'œuvre première et fondamentale. Qu'on lise la récente *Transaction secrète*, qu'on relise *Paysages avec figures absentes*, et *Le Commerce des Muses*. On verra que lire, traduire, écrire en son nom propre n'ont jamais eu lieu, pour Philippe Jaccottet, qu'à partir d'une seule et même interrogation, précise, intense, sans concession, tendrement attentive, tournée vers ce qui ne peut recevoir d'autre nom que «l'insaisissable». Garder *en vue*, par delà les choses et grâce à elles, *une seule réalité* qui nous dépasse, cela est rare en notre époque de dispersion. En sa double qualité de poète et de traducteur, à force de liberté sauvegardée et de limpidité du regard, Philippe Jaccottet y est parvenu. L'exemple qu'il nous donne est précieux. Il convenait qu'il en soit publiquement remercié.

Jean STAROBINSKI